

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 20

Artikel: Toujours ein peine
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223923>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi



LENA DE L'ASCEINCHON

SEDE-VO que l'e qu'on professeu de théologie. Binsu que n'est pas dâi mot qu'on pouesse dere en patois. On lè z'impliye pas prâo soveint. Et clliâo monsu on lè reincontre pas ti lè dzo dein noutrè velâdzo, principalemeint pas dein lè cabaret. Sé pas se sarant prâo indiâu po djuvî à boinole àobin ào yasse à quattro sein sè fére remaufâ pè lo camardo. Mâ po tot lo resto sant suti quemet tot, po cein que l'ant recordâ ti lè lâvoro et principalemeint clliâo de la Bibllia. L'e leu que recordant lè menistre et que sant lâo régent. Vo vâide bin que n'e pas dâo pan de nialle, mâ dâi coucon de flliâo de farna de tota premiêre qualitâ. Et dâi z'amî dâo bon Dieu, allâ pî !

Dan, ora que vo z'ite espliquâ on bocon, pu vo contâ stasse que l'e asse veretâbllia que lo sèl dâo tsautemps l'e rovileint.

L'etâi lo dzo de l'Asceinchon, quemet stâo dzo, justameint. Clliâo monsu lo professeu sè promenâve dein on galé velâdzo dâo payâ quand ie vâi su on otto onna pancarta que sè desâi que lâi avâi sta vèprâ que onna reunijon. L'etâi onna secte d'on église que l'avâi on nom pas quemet clliâo de per tsî no. Sè finesâi ein iste. Qu'e-te ào justo. N'ant pas su mè lo dere. N'e pas ébéniste, mâ l'e on mot que sè fine dinse, et la cognâisso pas clliâo secte.

Monsu lo professeu la cougnessâi pas mé assebin et quand l'a vu clli l'écretoura su l'ottô s'e peinsâ :

— Vu allâ à cllia reunijon po vère que l'e. D'ailleur, dein ti clliâo prîdzo on lâi appreind rein de mau.

Et lo vaitec que l'eintre dedein. Lo pâilo etâi pliein de dzein et principalemeint de fenne. L'a trovâ tot parâ onne petite pliâe à l'on banc devant, iô lâi avâi dâoträi dzein que plliorâvant. Le paraît que d'evessant racontâ lâo vya et fêre état de sè repeintre de ti lâo pêtsî.

Manque pas. Tot d'on coup, vaitec sa vilhie vesena que sè dresse su sè piaute et que coumeince à dere tot cein que l'avâi fê et quinta dèlâo l'avâi d'itre dinse onna serpeint. Aprî l'a etâi lo tor ào vesin. Et que dèmandâve perdon assebin !

Quand stisse l'a zu botsi de s'accouñâ, vaitec la vilhie que fâ dinse ào monsu :

— Et vo, Monsu, du que vo z'ite su clli banc, volâi-vo pas vo repeintre assebin ? Quin metî ai-vo ?

— Ie su professeu de théologie.

— Oein fâ rein, fâ la vilhie que l'a cru que l'etâi on metî à sè repeintre, lo bon Dieu fâ grâce, quemet se dit, « même au plus grand des périls. »

Marc à Louis.

PAS MAL CALCULE

DEUX campagnards du village de T. sont en dispute. L'un traite l'autre de chenapan. L'autre lui répond par un soufflet. Un gendarme mis au courant du conflit conseille au giffé de porter plainte.

— Pas de ça, répond le giffé, ça ne regarde personne, je puis me laisser gifler, c'est mon affaire. Le soir du même jour, il s'en va trouver son adversaire et lui raconte le propos du gendarme.

— Sais-tu, Hans, lui dit-il, tu as un cochon gras dans ton « boêton », j'en ai aussi un chez moi, on cochon, c'est mon avocat qui le mangeait. Ton avocat « boulotterait » mon cochon. C'est ce qui arriverait sûrement si nous mêlions la justice dans notre affaire. Nous ferons boucherie pour rnotre compte et c'est nous qui mangerais les cochons. Qu'en dis-tu ?

— Appuyé, dit l'autre, tu es beaucoup moins bête que je croyais.



DANSES ET DANSES D'HIER ET AUJOURD'HUI

JA danse a toujours été et peut demeurer une excellente distraction familiale. Elle le serait surtout si l'on en revêtuâs snjd dnoueqs qâs sasur xne aieu pathiques que les contorsions importées de chez les nègres.

Précisément, un courant se dessine en faveur de ces vieilles danses. Une œuvre lyrique, récemment montée à l'Opéra de Paris, *Virginie*, reconstitue un bal où l'on revoit toutes les jolies danses de naguère : la valse, la polka, la mazurka, la schottisch et aussi le quadrille. Ah ! le quadrille, le bon vieux quadrille, que l'on dansait à quatre ou à huit, le joyeux quadrille avec ses cinq figures variées, qui fournitait, aux danseurs habiles, l'occasion d'impressionnantes « cavalier seul ». Personne ne sait plus le danser aujourd'hui. Quelles maladresses quand quelques amateurs, las des danses nouvelles, tentent de s'y essayer en quelque soirée ! La jeunesse dansante du jour en reste bouche bée. C'étais pourtant le quadrille qui animait les bals d'antan. Et dans certains, comme le quadrille des lancers, tout le monde, y compris les mamans et les graves papas qui s'ennuient maintenant à se décrocher la mâchoire, trouvaient l'occasion de divertir tout autant que les jeunes.

Il paraît que cette reconstitution obtint le plus grand succès. Tant et si bien qu'on ne parle de rien moins que de la rentrée en faveur de ces belles danses du temps jadis.

C'est qu'elles avaient une grande qualité : elles étaient franchement rythmées, et c'est pour cela qu'elles étaient avant tout des danses gaies. Au contraire, les danses d'aujourd'hui ne sont que rythmes brisés, syncopés; et ma foi quand on frise la syncope, vous conviendrez que c'est plutôt triste !

De nos jours, après la guerre, les danses à la mode ne sont plus des danses entraînantes, ah !

pour ça non. Regardez un peu ceux qui les dansent, c'est-à-dire les jeunes d'aujourd'hui, et dites-moi franchement s'ils ont l'air de s'amuser ? Visiblement, ils se livrent à un travail compliqué plutôt qu'à un plaisir. Assurément, ils ne sont pas sans grâce, la jeunesse est toujours gracieuse ; mais rien là du sport harmonieux et naturel qu'était la danse, la vraie, celle où les danseurs n'ont qu'à se laisser entraîner au rythme de la musique... C'est peut-être pour cela que les braves gens, ne sachant plus quoi danser, s'abstinent.

* * *

Quant à la résurrection de la bonne vieille chanson, il y aurait bien aussi un effort à faire.

La chanson de jadis s'identifiait avec le sentiment populaire. Elle tirait son inspiration des grands événements, graves ou joyeux, du pays. Elle exprimait les éternels sentiments de l'homme au milieu des peines et des joies de la vie, évoquait les métiers, les paysages et les provinces, se faisait alerter contre les abus du pouvoir.

Elle avait un tour qui la distinguait entre tous les pays du monde : l'esprit et la grâce y brillaient, la pitié et la tendresse transparaissaient sous l'ironie charmane. Elle reflétait l'infinie variété de nos terroirs. Et quand, actuellement, dans un concert, lors d'une audition artistique, on exhume ces petits chefs-d'œuvre du passé, c'est, dans un auditoire qui ignorait tout cela, une émotion profonde et une joie non dissimulée.

On a trop oublié nos vieilles chansons. Pis encore, on ne chante plus du tout.

A chaque étape de l'histoire, la chanson a donné le ton de nos préoccupations nationales. Quand l'historien se penchera sur notre époque, il sera stupéfait de trouver si peu de ces témoignages. C'est un curieux signe des temps.

Dans un wagon, revenant de chez eux, du Valais, quelques soldats brillaient :

J'ai ma combine !...

Un brave capucin se leva et pria ces soldats de chanter autre chose que ce stupide refrain.

Vous pensez peut-être que ces citoyens-soldats entonnèrent une de nos bonnes chansons romandes ? Non, ils ne trouvèrent rien de mieux que d'entonner :

C'est pour papa, etc.

La musique stupide des jazz symbolise le déséquilibre de la vie sociale. Nulle place au sentiment, nulle place à l'esprit, à la gaieté. On danse sur des rythmes de marche funèbre, avec des déhanchements tristes. On chante sans conviction des refrains sortis de bouges.

Il faudrait changer tout cela.

Danser, chanter, chez soi, avec les parents et les amis, c'est encore une manière de faire re-flétrir la bonne vie de famille.

Toujours en peine. — Une jeune veuve passe dans les bureaux d'une compagnie d'assurance pour retirer l'argent d'une police prise par son mari.

— Je suis très peiné de la perte que vous venez de faire, lui dit l'agent.

— C'est cela, répond la veuve ; vous autres hommes vous êtes toujours peinés quand vous voyez une femme avoir la chance de faire un petit peu d'argent.